

## ÉDITORIAL

La vie d'un enfant est faite d'une succession de bouleversements, de ruptures : il y a le premier cri, le premier pas, le premier mot, il y a la première séparation d'avec le père ou la mère (la crèche, l'école). Commence alors la vie de l'élève qui est faite, elle aussi, d'une succession de bouleversements, de ruptures.

Il y a le premier jour, partagé entre les pleurs et l'émerveillement, il y a les premiers essais d'écriture, de lecture. Il y a le passage à la grande école où le grand de maternelle redevient le petit du CP. Il y a, peut-être, les premiers échecs, les premières orientations (CLIS, SEGPA...) Il y a le passage au collège où le grand de CM2 redevient le petit de sixième, ensuite, pour la plupart, au lycée (qu'il soit professionnel, technique ou général) puis, éventuellement, les études supérieures. Il y a la longue liste des examens qui ponctue ce parcours d'obstacles à chaque fois plus difficiles à franchir.

Bien entendu, ces moments de rupture que l'institution de l'École impose aux élèves en leur demandant à chaque fois d'être un peu plus autonomes ne correspondent jamais (ou alors par miracle) aux évolutions réelles dans le développement de l'enfant, à son parcours personnel. Il y a là un risque évident de déstabilisation qui peut conduire à l'échec.

D'où cette injonction institutionnelle d'assurer le plus possible et le mieux possible la continuité des apprentissages. D'où, également, la multiplication des outils (évaluations, livret scolaire, liaisons CM2/sixième, projet personnalisé, etc.) qui sont supposés faciliter cette continuité. Une multiplication des outils qui, par ailleurs, va parfois jusqu'à la dérive de la « traçabilité » de l'élève : celui-ci devient alors un numéro de dossier totalement désincarné (la polémique récente autour de « Bases élèves » témoigne de cette frontière floue entre volonté affichée de suivi et fichage informatique qui pose d'évidents problèmes éthiques).

La continuité des apprentissages est assurément nécessaire mais elle est pourtant bien illusoire. Dans l'absolu, l'enseignant devrait connaître parfaitement les acquis de son élève et s'appuyer sur ceux-ci pour construire son enseignement mais on sait bien que d'une part, les renseignements que l'on recueille au fil des dossiers scolaires, du discours des collègues ou des évaluations ne sont jamais totalement

objectifs et que, d'autre part, le savoir des élèves est souvent flou, fluctuant, imprécis. Ensuite, on ne peut pas imaginer comme étant « continu » l'enseignement d'une matière, le français, qui, bien que rangée sous un même intitulé de la maternelle à l'université, se révèle elle-même changeante et, au fond, mal définie : un maître assurant les aides spécialisées auprès des élèves en difficulté de cycle 2 ne pense probablement pas la « matière français » de la même manière qu'un professeur de première L. Enfin il y a des élèves pour qui l'enseignement est forcément discontinu, ceux pour qui la prise en charge est multiple : aides spécialisées, soutien, orthophonie, rééducation. Élèves fragiles pour lesquels la continuité serait à construire, avant tout, « horizontalement », entre les différents « partenaires » qui n'ont parfois même pas la possibilité de se rencontrer.

Il y aurait de toute façon à s'interroger sur ce que serait un parcours scolaire sans rupture. Un parcours où rien ne serait jamais nouveau, rien ne serait jamais différent. Un parcours sans ces moments essentiels où l'élève a la possibilité de se poser, d'envisager le chemin parcouru, de mettre en cohérence ses savoirs, de progresser. Mais aussi ces moments où il peut se dire « je recommence », « je peux saisir ma chance ! » Ces moments où l'élève redevient un inconnu sans passif, sans lourd dossier, sans casier... Ces moments où une nouvelle équipe dans un établissement nouveau porte sur lui un regard nouveau.

La véritable continuité des apprentissages n'est peut-être pas la connaissance permanente et absolue de toutes les facettes de l'élève. Elle ne se trouve pas non plus dans la construction chimérique d'un enseignement sans à-coup au cours duquel l'élève ne serait jamais déstabilisé. Elle serait plutôt dans l'offre que doit faire l'école à l'élève de toujours pouvoir continuer à apprendre.

Alors parfois il faut provoquer, organiser la rupture (le rôle de l'enseignant étant alors d'accompagner celle-ci de la manière la plus aidante possible). Il faut parfois ne pas chercher à trop en savoir sur l'élève. Il faut parfois réfléchir au fait que l'important n'est pas toujours de savoir exactement ce que les élèves savent et que l'urgence est avant tout de les mettre au travail.

Le rôle de l'enseignant, complexe comme souvent, est ici essentiel. Et lui-même n'est pas épargné par les ruptures dans sa vie professionnelle, ces moments où c'est lui qui passe plus ou moins brutalement « d'une classe à l'autre » au gré de ses affectations. Qui passe et qui s'adapte, parce que c'est la nécessité du métier.

Cette fois-ci, la rédaction de *Recherches* se tiendra au milieu du gué : entre ruptures et continuité, entre la nécessaire connaissance de l'élève et le refus du fichage. Entre idéal et pragmatisme.